

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 23 (1885)  
**Heft:** 25  
  
**Artikel:** Comme quoi il est impossible de mourir de faim  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188772>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

fil de platine destiné à s'illuminer par incandescence. Et n'oublions pas de dire que dans ce petit globe il était nécessaire de faire le vide, c'est-à-dire d'enlever complètement l'air afin de diminuer la déperdition d'électricité et de chaleur, d'empêcher l'oxydation du platine, et par là le préserver de la combustion.

Le platine ne remplissant pas les conditions voulues, Edison expérimenta plusieurs autres métaux, entr'autres le *torium*, qui est fort rare et qu'il envoya chercher dans la Caroline du Nord. Mais, comme le platine et ses congénères, il se fondait lorsque le courant s'élevait à une trop forte tension. — Le savant américain se retourna dès lors vers le charbon, dont le pouvoir rayonnant est considérable, qui est infusible aux plus hautes températures et dont la résistance électrique est environ 250 fois celle du platine. Il aurait sans doute concentré là toutes ses recherches dès l'origine, s'il n'avait été arrêté par la difficulté d'obtenir des filaments de charbon aussi fins et aussi flexibles que ceux du platine. Enfin voici l'incident fort curieux qui le conduisit peu à peu vers la solution du problème si longtemps cherché.

Un jour qu'il allumait sa cigarette avec une allumette de papier roulé, il remarqua que celle-ci, une fois éteinte, lui laissait une mince spirale, bien fragile, sans doute, mais enfin qui se maintenait quelque temps. Or, cette spirale, en somme, c'était du charbon végétal. Il fallait seulement chercher le moyen de la consolider. Dès ce moment, Edison se mit à étudier les aptitudes de toutes les formes de charbon dans la nature.

Après avoir expérimenté sans succès les divers genres de papiers, tous formés d'un tissu dans lequel le courant ne trouve pas de fibres continues qu'il peut suivre sans sautiller et sans produire ces étincelles qui détériorent le conducteur, il fut amené à constater que les fibres naturelles des végétaux présentaient seules une homogénéité parfaite. Ce chercheur infatigable s'efforça donc de réunir les bois aux fibres naturelles de tous les pays qu'il supposait pouvoir lui être utiles.

Des agents spéciaux furent envoyés en Chine, au Japon, au sud des Etats-Unis, à la Havane et au Brésil. Et des myriades de bois, de plantes vinrent s'accumuler au laboratoire de Menlo-Park. Après de nombreuses épreuves, il fut reconnu que c'était le bambou qui remplissait le mieux les conditions cherchées. Mais comme il y a plusieurs variétés de bambou, il fallait encore choisir. Un agent habile fut envoyé en Chine pour visiter toutes les fabriques où l'on travaillait le bambou, toutes les plantations où la plante avait pu subir quelques modifications. Le bambou du Japon, variété qui s'y trouve en quantité considérable, l'emporta sur toutes les autres, ses fibres régulières se divisant avec une grande facilité, chose précieuse, puisque les fils ne doivent avoir qu'un cinquième de millimètre d'épaisseur.

Voici comment on procède pour carboniser ces petits filaments, minces comme un cheveu, et disposés en fer de cheval dans les lampes électriques, où l'œil les aperçoit à peine.

Quand on leur a donné les dimensions voulues, on les place dans des moules plats, en nickel, en les recourbant en U. Les moules, une fois fermés, sont entassés dans des mouffles à fermeture hermétique, que l'on achève de remplir avec de la plombagine pour empêcher le contact de l'air. Les mouffles sont placés dans une étuve et chauffés à une haute température. Après les avoir laissé refroidir lentement, on défait les moules et l'on retire le filament de carbone très flexible, jouissant d'une grande solidité, et prêt à être placé dans la lampe où ses extrémités sont reliées à des fils de platine qui doivent lui amener le courant.

Le vide complet est fait dans la lampe au moyen d'une pompe à mercure.

Telle est, en résumé, la description de la merveilleuse lampe Edison qui éclaire chaque soir si brillamment de nombreux magasins et établissements publics de Lausanne, grâce au courageuse et intéressante entreprise de la *Société suisse d'électricité*, dont nous parlerons dans un prochain article.

L. M.

### Comme quoi il est impossible de mourir de faim.

Sous ce titre, Ch. Monselet publie dans le *Don Quichotte* l'amusante histoire qu'on va lire.

« Un jour, j'ai voulu mourir de faim. Je n'ai pas pu. C'était à l'époque de ma prime jeunesse, alors que les éditeurs, avec un sens merveilleux, refusaient d'escompter mon avenir littéraire. J'étais las d'emprunter à des pauvres, — les seuls à qui j'aie su emprunter. D'un autre côté, il me répugnait d'attenter à ma personne, ensemble sacré et mystérieux de facultés diverses. Je ne voulais pas tirer sur moi. Je résolus de me laisser mourir de faim. Cela conciliait tout.

Fortement armé d'inertie, — mon arme favorite, — je me rendis dans le jardin du Palais-Royal. Là, j'attendis la mort. Récapitulant mon existence de vingt-deux années, je me comparais à un lys brisé sur sa tige. Un reste de timidité et l'absence totale de moyens vocaux m'empêchèrent d'imiter le cygne dans un hymne suprême. Une heure ne s'était pas écoulée qu'un de mes compatriotes, — riche potier d'étain, de Nantes, — se plantait devant moi les bras ouverts, et m'emmenait dîner chez Corazza. Le potier d'étain fut charmant. Il fit venir une bouteille de Beaune et me raconta l'histoire de son associé. Au billard, il me rendit dix points de trente. Je le reconduisis, entre minuit et une heure, à son hôtel garni. — Mon coup était manqué.

Je ne me décourageai cependant pas; le lendemain, je retournai à la mort. Seulement je choisis le boulevard des Italiens pour théâtre de mon agonie. Perdu dans la foule, j'espérais passer inaperçu, comme j'avais vécu jusqu'alors; — mais je comptais sans le hasard, qui de tout temps a élu domicile sur le boulevard des Italiens. Le hasard me fit signe par une fenêtre d'entresol de la *Maison d'Or*. Introduit dans un petit salon, — où il y avait une table, un piano et un canapé, — je fus accueilli joyeusement par une demi-douzaine de membres de la So-

ciété des gens de lettres, joints à quelques canotiers français. J'y liai connaissance, pour la première fois, avec le filet de sole à la Richelieu. Décidément la mort ne voulait pas de moi.

Je fis cependant une troisième tentative. Cette fois, pour être plus certain de mon coup, ce fut au Bois de Boulogne que je portai mes pas. Une allée particulièrement sombre semblait favoriser mon projet. J'y rencontrai deux duellistes, qui me supplièrent de remplacer un témoin qui leur manquait, et qui, après avoir échangé deux balles sans résultat, m'emmenèrent déjeuner à la porte Maillot.

Je vis que je m'y prenais fort mal pour mourir de faim. Il ne fallait pas aller au-devant de la mort; il fallait l'attendre chez moi, tranquillement, patiemment. La mort est femme; elle a ses coquetteries et ses caprices comme toutes les femmes. Je m'immobilisai donc dans ma mansarde, et je crus un instant toucher au comble de mes vœux. Par malheur, la clef était restée à la porte. Un créancier entra. Je ne m'en émus pas plus qu'il ne fallait. Les grandes situations engendrent les grands héroïsmes. Mais lui, intrigué par mon attitude marmoréenne :

— Qu'est-ce que vous faites là ? me demanda-t-il.

Je lui répondis fort naturellement avec un commencement de rôle :

— Je meurs de faim.

— Ah ! pas de ça ! s'écrie-t-il; vous n'êtes pas dans votre droit; vous ne vous appartenez pas, mon bon homme ! Vous vous devez à votre pays et à vos dettes, à la gloire et à mes factures. Je ne vous lâche plus, venez avec moi chez ma femme; nous avons justement aujourd'hui un superbe gigot. Pauvre jeune homme ! Aimez-vous le gigot ?

Cette fois encore, le hasard eut raison de la vieille Mob. Dès lors, je renonçai à ma détermination, pénétré que j'étais de l'inutilité de mes expériences, — puisque je n'avais jamais autant et mieux dîné que pendant cette période critique.

#### Lâi a malheu et malheu.

Lâi a dâi dzeins por quoui la viâ dâi z'autro n'est rein à coté dè cein que lè vouâtè, et quand bin sont bin einteinchonnâ, peinsont pe vito à lâo z'affèrès à leu qu'à cein que pào arrevâ âi z'autro.

Vo sèdè que lè z'einfants ont la nortse po sè mettrè dein la botse tot cein que l'ont pè lè mans. On petit bouébo, que s'amusâvè avoué 'na pice dè veingt centimes, la vâo susci tot coumeint 'na trablietta à la bise, et sein lo volliâi, bin su, le s'einfatè avau la dierdietta. Ma fâi, coumeint cein passâvè gras, lo bouébo fe dâi veinzancèes terribliès et sa mère, qu'étâi quie, crut que l'allâvè étoffâ; assebin, tot épouâiriâ, le sè met à sielliâ et à criâ se n'hommo qu'eintsapliâvè sa faulx. L'hommo vint vito vairè et quand sâ l'affèrè, ye fâ à sa fenna :

— Vâo-tou bin tè câisi villie cûra ! Derâi-ton pas que l'a avalâ on louis d'oo ! As-tou fauta dè fèrè tant dè trafi po 'na pice dè 20 centimes ?

Ora, vaitsé z'ein on autra que s'est passâie stâo dzo passâ : Lo père Bringue, que demâorè à 'na mâison foranna, proutso dâi bou, a dein sa maison on

part dè tsambrès que n'ein a pas fauta, et lè z'amo-diè, tandi lo tsautein, à 'na dama dè pè Lozena que lâi va avoué sè z'einfants po passâ lè grantès châlèu ; et ma fâi lâi sont rudo bin, kâ lâi sè pàovont rebattâ su l'herba et bâire dâo lacé tot tsaud à l'étrablio, que cein est tant bon po clliâo petits « trompe-la-mort » dè vela.

Lo père Bringue a fé recrosâ son poâi qu'a bin onna treintanna dè pî dè prévond; et l'autro dzo, que ne l'avâi pas onco recouvai, que c'étâi don prâo dandzerâo po dâi z'einfants, ion dâi bouébo dè clliâ dama dè pè Lozena, que fotemassivè déveron la pompa, guegnivè dein lo fond dâo poâi. Lo père Bringue que lo vâi lâi fâ : « Eh ! me n'ami, tsouïe ! tsouïe ! douta-tè vito dè quie, kâ se t'allâvi tè tsampâ avau, te trobliérâ l'édhie, que saré d'obedzi d'ein allâ queri à demi-hâora liein po fèrè lo café.

#### Le roman du caniche.

##### VIII

Tout eût été pour le mieux si Mme de la Cochardière, en se rappelant tout cela, en eût profité pour apprécier la différence que la gravité, la correction, la régularité des mœurs du titulaire actuel, établissaient entre le premier et le second de ses maris; mais ce n'était point du tout à ces comparaisons qu'elle s'attachait; les innombrables griefs que lui avait laissés le numéro un, elle les incarnait dans la fonction, et l'innocent numéro deux, qui n'en avait pas eu les profits, se trouvait hériter des rancunes qu'avait soulevées son devancier. Si indulgente pour les vilenies du vicomte, elle était disposée à la férocité à l'endroit des peccadilles que son imagination prêtait à l'infortuné baron.

Malheureusement, les absences qui provoquaient ces crises affectaient, depuis quelque temps, une régularité qui, en indiquant des habitudes prises, donnait une certaine vraisemblance aux présomptions de la baronne. Celle-ci remarquait encore que, lorsqu'il sortait ainsi seul, son mari ne demandait jamais sa voiture, quelque temps qu'il fit; elle en concluait nécessairement qu'il avait de fortes raisons pour ne pas mettre ses gens dans la confidence du but de ses promenades, but qu'elle ne devinait que trop.

Une fois sur cette pente, et avec la disposition d'esprit que nous venons d'indiquer, son imagination enfiévrée et aiguillonnée par les réminiscences du passé lui fit subir tous les tourments de la jalousie. Seulement, elle était bien décidée, cette fois, à ne plus opposer à cette trahison la patience et la résignation, qui lui avaient si mal réussi autrefois, et à forcer son indigne époux à respecter ses droits.

Sa première pensée avait été de recourir une seconde fois au sieur Tricoche, mais la réflexion lui avait inspiré une certaine défiance à l'endroit de la véracité de ce personnage. Gagné par M. de la Cochardière, ne pouvait-il pas avoir abusé de sa crédulité par un rapport mensonger ? Était-il vraisemblable qu'un homme qui eût eu dans sa jeunesse la régularité de conduite, l'innocence de mœurs que ce misérable Tricoche lui avait prêtée, ne respecterait pas, dans son âge mûr, le lien qui l'unissait à une femme charmante et plus jeune que lui de... en ce moment, elle disait généreusement de moitié ? Elle fut encore fortifiée dans la résolution de se passer des services de Tricoche par l'idée qu'en pareille situation on n'était jamais mieux servi que par soi-même.

Aussi, un jour que le baron était venu prendre congé d'elle, en lui annonçant qu'il se rendait à une séance